

Por el IMPERIO hacia Dios...

CANIGÓ

Bulletin Interieur de la "Societe Francaise des Amis de la Catalogne" TOLOSA DE LENGUADOC

Adios... Tanger!

Lettre ouverte aux Alliés

Les démocraties ne peuvent plus se dérober

A l'occasion de l'Onze de Septembre notre ami M. Domènec de Bellmunt vient d'adresser aux Présidents alliés la lettre ouverte que nous publions intégralement ci-dessous :

LES catalans commémorent aujourd'hui le Onze Septembre 1714, date aussi néfaste pour eux que le 6 février 1939. Elles représentent le triomphe de la force contre le droit, celui de la tyrannie contre la liberté. La Catalogne, en cette date, se concentre sur elle-même et souhaite que le régime de liberté représenté en Espagne par la République qu'elle a toujours loyalement soutenue soit rétabli à nouveau et elle espère que les grandes démocraties menaçaées se décideront à l'appuyer.

Mais un fait d'une importance capitale qui prouve de façon éloquent l'alliance de Franco et de l'Allemagne nazi semble avoir été oublié par les représentants alliés à la Conférence de Potsdam et de façon toute spéciale par les ministres du cabinet travailliste britannique « après les élections ». C'est que pendant la guerre dans le courant de l'été 1940, plusieurs « ministres » britanniques espagnols et notamment le Président de la Catalogne, M. Louis Companys, pour les livres à l'ambassade espagnole de Paris, d'où ils furent envoyés en Espagne pour y être fusillés.

Il n'y eut aucune procédure d'extradition ni d'autres raisons légales invoquées par les Allemands à l'égard des gens qui essayèrent d'intervenir pour empêcher ce crime monstrueux que celui d'obéir aux ordres de Franco en échange de l'alliance conclue avec lui pendant la guerre civile et en vertu de laquelle Franco était emparé du pouvoir et pouvait assurer aux Allemands une aide précieuse. Cette aide consistait non seulement en l'envoi de milliers de travailleurs espagnols en Allemagne, mais encore en une intervention militaire active sous le drapeau de l'Espagne franquiste (aux couleurs monarchistes) pour combattre la Russie et en l'approvisionnement de l'axe en matières premières pour son industrie de guerre sans compter le ravitaillement des sous-marins allemands et italiens et l'intermède des réfractaires français qui voulaient passer en Afrique.

Pendant six ans, la presse espagnole de Franco, ainsi que la radio officielle sous ses ordres n'ont fait que chanter les gloires de l'axe et du totalitarisme et maudire ou mépriser les démocraties dont la Phalange en cachait pas quelle souhaitait la défaite. Mais nous insistons sur le fait indéniable et prouvé de l'arrestation et de la livraison par les Allemands, à Franco, du président catalan Companys et de plusieurs ministres républicains réfugiés en France, ce qui constitue juridiquement un témoignage éloquent de l'alliance hitlérienne et franquiste.

Ainsi, est-ce que les démocraties vont décevoir les espérances du monde entier en manquant aujourd'hui à leurs engagements de la Charte de l'Atlantique, de la Conférence de Yalta, de celle de San Francisco et même à Potsdam ? Est-ce que les travaillistes dont la propagande électorale en Angleterre était pleine d'affirmations élogieuses contre Churchill pour la politique de contemporanéité de celui-ci vis-à-vis de Franco, vont être par la suite moins sévères que le premier conservateur avec le régime totalitaire de Franco ? Car nous n'avons pas encore vu de la part des ministres travaillistes une affirmation de mépris pour Franco comme celle occasionnée dans la lettre que Churchill fit publier au sujet des offres d'alliance que lui faisait le dictateur espagnol.

Que l'un faut-il aux démocraties victorieuses pour se décider à rompre avec le nazisme espagnol ? Une preuve à plus d'un titre : l'amitié franco-hitlérienne ? Elle vient de nous le donner la récente gestation de

cardinal primat de l'Espagne, Mgr Pla et Daniel dans laquelle il affirme que l'aide indéfectible apportée aux troupes de Franco par l'Allemagne et l'Italie ne fut pas aussi grande qu'on a voulu le soutenir... Témoignage « chrétien » de grande valeur et de source directe auquel s'ajoutent d'autres confessions non moins importantes comme celle d'avoir le caractère totalitaire du régime franquiste en affirmant que l'Espagne doit changer son régime actuel pour un autre plus démocratique et plus en harmonie avec les nouveaux courants politiques du monde victorieux.

Non, les démocraties ne peuvent plus se dérober dans le cas de l'Espagne franquiste sans décevoir profondément la conscience universelle. On ne peut plus, correctement, dignement, honnêtement maintenir des relations diplomatiques avec le premier criminel de guerre de l'Europe. L'homme qui doit le savoir à l'allemand en Espagne, l'homme qui reçoit des Allemands plusieurs ministres républicains et le président catalan et les fait fusiller en Espagne, l'homme qui déguise sa déclaration de guerre aux alliés sous la forme d'une « Division » tenue en lieu qui est, d'ailleurs, « héroïquement battue » en Russie, l'homme qui fait tuer un million d'Espagnols et qui torture les résistants français qui tombent sous sa main, l'homme de l'entrevue avec Hitler à Hendaye (23 octobre 1940) dans laquelle il promet à Hitler l'attaque espagnole contre Gibraltar, l'homme qui profite des embarras militaires de l'Angleterre pour s'emparer de Tanger au profit de l'Allemagne ; l'homme qui ravitaille les nazis en matières premières et en produits alimentaires ; l'homme, enfin, qui maintient un régime ultra-totalitaire avant, pendant et après la guerre et qui serait prêt à toutes les bassesses devant le vainqueur pour continuer au pouvoir.

Non, en vérité, les démocraties victorieuses ne peuvent plus se dérober après leurs déclarations solennelles de la Charte de l'Atlantique, de San Francisco et de Potsdam. C'est une affaire d'honneur, de moralité publique, de justice internationale. Que les Russes, les Américains et surtout les travaillistes oublient pas que Franco avait offert, quelques semaines avant la capitulation allemande, de s'allier à l'Angleterre pour écraser le U. R. S. S., offre d'ailleurs énergiquement refusée par Churchill dans les termes dignes et sages que l'on connaît. On ne demande pas une « intervention » militaire contre Franco, on ne demande pas une intervention « intérieure » susceptible d'allumer une nouvelle guerre civile en Espagne. On ne demande que l'établissement d'un cordon sanitaire, d'ailleurs nécessaire au salut de la démocratie universelle contre ce foyer de nazisme qui représente le franquisme espagnol.

Un gouvernement républicain appuyé par toutes les formes démocratiques espagnoles est né. Le Mexique a donné l'exemple à suivre en le reconnaissant comme le gouvernement légitime et constitutionnel d'Espagne. Que les démocraties ne fassent autant, après avoir rompu leurs relations diplomatiques avec l'ennemi numéro 1 de la paix, de la démocratie et de la liberté. Ce sera le meilleur hommage rendu à la Catalogne en ce Onze de Septembre de 1945 que les Catalans célèbrent à l'œil, pleins de foi et pleins d'espoir.

DOMÈNEC DE BELLMUNT, Bachelier, docteur, diplômé de l'Institut des Hautes Etudes Internationales de l'Université de Paris.

Laissez-nous noire PHILIPPE !

FERUS de passé, mais pas assez férus à ce que l'on voit, quelques bons patriotes français se sentent affligés de voir notre ressentiment à l'égard du roi d'Espagne, Philippe V, français de naissance et petit-fils de Louis XIV, qui, ayant hérité du trône de Charles II l'Espagnol, voulait unifier l'Espagne sans se soucier de l'opinion des peuples de celle-ci. Pour y parvenir, et à la fin d'une guerre il attela la Catalogne à un joug si pesant, si dur, si humiliant, si humiliant et aussi serré que celui de la Phalange.

D'un autre côté, ces mêmes excellents patriotes approuvent pleinement et nous ne leur en faisons pas, au contraire, leurs ancêtres qui, dans un zèle pareil au nôtre pour la liberté, réussirent à écarter leur roi, petit-neveu lointain de notre Philippe, soixante-dix-neuf ans plus tard.

Je ne leur reproche rien, étant donné que tous les deux, l'un avec son crâne sur les épaules, l'autre avec le sien sous le bras, sont assez complaisamment défaits pour ne trahir personne. Mais je demanderais, en particulier, qu'ils veuillent être tant soit peu aimables et logiques pour nous prier l'arrière-grand-oncle, et cas échéant, de n'en avoir besoin, s'ils ont déjà l'arrière-petit-neveu pour s'amuser.

Où bien est-ce qu'ils vont nous faire la réplique de cet enfant cité par un poète espagnol — je ne me rappelle pas son nom sans que je suis occupé — cet enfant, fils d'un bouffon, à l'enfant d'une cliente : « Laisse la chez toi prendre les tiennes ? »

Mais c'est le cas que notre Louis XIV en personne nous en avait fait cad'au et, si après tout ce qu'il a fait pour rester dans son mémoire nous le laissons tomber ce serait la dernière des dernières ingratitude, ou la première des premières.

Il nous fut imposé par l'extérieur comme certain autre Philippe de notre connaissance : il comme un Gauléiter et il créa sa Milice et sa Gestapo, il fit brûler des livres, des billets et des gens ; il pacifia le pays et le rattacha à l'Occident ; il y combattit l'Orient. Il le désarma ; il obligea les gens à avoir le couteau à pain attaché à la table par une chaîne. Il organisa « S. T. O. » fit des réquisitions, de toutes sortes, prit des otages, un viol, en pendit et en fusilla, imposa des amendes et des contributions de guerre, pillait, tua, détruisit. Ses millions, par dérision, peignèrent un 100 en grands chiffres sur la porte des petits endroits pour insulter le Conseil des Cent, la Municipalité de Barcelone, et la Résistance et repondit en nommant ces mêmes petits endroits : « Chez Philippe » en souvenir bien avant la lettre du mal au ventre que peuvent faire certaines choses qu'on appellerait mensonges.

Et si je dis tout cela ce n'est pas que j'aime éprouver la conserve de ces souvenirs. Ce n'est que pour un seul impérieux qui me tracasse : tout le temps de voir les choses claires. C'est pour cela même et en l'honneur de cette clarté que je sens un certain malaise toutes les fois que que commémoration de désastre se montre au fil du calendrier. Car il n'y faut plus s'y tromper, la nature humaine est de telle sorte faite que l'instinct de conservation donne toujours aux catastrophes les plus noires des couleurs d'aube et on en vient à célébrer, comme une gloire, ce qui n'était que l'écoulement d'une série échouée d'événements, car même la fatalité porte le plus souvent en elle ces vers néfastes.

Nous fûmes vaincus et nous fûmes opprimés. Notre Charles ne fut pas vaincu par votre Philippe mais il abandonna au dernier round en pleine forme en nous laissant K.O. Il avait d'autres choses à

COLLABORATION OCCITANE D'une nova Constitucion per la França

SE paria força d'una nova constitucion a donar a la França, per remplaçar la de 1875 que valia pas gaire, d'abord qu'era provisòria... que l'empachet pas de durar fins a 1939.

Estudarem pas aici los diverses projectes que seran presentats a la Constitucio ; nos conensem pas encara e sabem pas tant-paoc con si sera, e a se sera una assemblada elegda especialement o un « Congrés » compausat, segons las prescripcions de la Constitucion defuncta, d'una Ombra dels Deputats e d'un Senat.

Mas cressem interessant de donar, en quaquas regas, lo v-jaire dels patriotas occitans, d'abord qu'is tan-ben, que militeron pendant l'ocupacion et qu'aueron demeg eiss de deportats en Alemanha, an lo met a dire.

Per eiss — per nos-austres — sembla qu'una Constitucio a d'esser especialement convocada. « Constitucio de six mois... » (et) ou l'on pourait crier les revendications de la Provence et du fédéralisme », coma Mistral a Paul Marliet.

Es qu'aqueila Constitucio, a revers de las que rebuffam, que s'an monarquicas, bonapartistas o republicanas, aura d'esser federativa. Sabem trop qu'que nos costet una centralizacion intensiva e, d'autre caire, la Resistencia nos a mostrat que la provincia era encara viva e vertuosa ; que l'independencia quasi totala ont se trovaban los divers movements, agissent dins de regions tant despartidas, arrestet pas, tot a contra la facilitet sovent, lor activitat ; e qu'aqueila activitat reobet a la fin lo mager guerdon que podian esperar : la VICTORIA.

Es encara Mistral que nos mostra lo camin. Aquil qual era son pantalon : « ... Nous aurions préfé, accèrè le mouvement fédéralif qui est dans l'avenir. Non pas que j'aie l'idée naïve de rêver d'une séparation de la France. Les temps futurs sont à l'un ou non à la séparation. Mais aussi et surtout, ils sont à la LIBERTÉ, à la liberté des races, des cêtes, des individus dans l'harmonie... N'est-il pas évident, pour tous ceux qui réfléchissent, que l'Europe — même en conservant ses rois et ducs et empereurs — court à l'union républicaine ? Si, au Conseil des amphitryons européens, la France était représentée par 30, la Provence, le M.d., qui forme e tiers ou le quart de ces 30 unités aurait donc 10 voix ou 7 voix au chapitre. » Mas ajustat, maicorat : « Mais les Fédérés se moquent de cela comme de l'an quarante... » (Letra a Bonaparte Wyse del I, III, 1865.)

L'an quaranta, sab'm consl s'es venjat e sembla pas que los Fédérés ajan p'an mal comprès... Mas lo probema demora plantejat e soia, una organizacion federale de las diversas regions de nostre pais es capable de far tornar la libertat veradièra e a prosperitat. Cal tener en compte la diversitat de probacions e los b-sonhs de cada en contrada, e talà el, aquò se sabona per tal endroit, es marr'da per tal autre. Cal resoldre tantben lo probema d'Alsacia-Lorrèna e aque-

fouëtter : les Autrichiens. Quant à nous, nous n'avons cessé de l'être — nous, « chiens de catalans » — par toute sorte de maîtres, et depuis que nous avons cessé d'être libres et nous-mêmes, depuis qu'un roi tenu pour l'homme le plus habile de son temps, otut à la bonne affaire d'épouser le domaine voisin. Nous avons été battus et nous le sommes. Nous n'y sommes pas encore habitués ; ne nous obligez pas, les amis, à remuer notre guerre, tout en léchant les mains de nos bourreaux, fussent-ils les petits-fils des bourreaux de vos ancêtres-arrière-grand-pères.

a solution, per esser justa, pot venir que l'un s'assuma l'ocèra. Cal lutar puel contra a desercion del campastre, e es pas en conscienciant e en atavorant as soas grandas outats o mai una soa ciutat, Paris, qu'aqueila unita pot esser menada amb fruit Enfin, del punt d'amira cultural, coma o disia Carles de Gaulle : « Ce qu'il y a de plus noble et de plus légitime dans les aspirations de la démocratie, la nécessité de rendre le suffrage universel libre et éclairé, l'intérêt de la sécurité sociale, aussi bien que celui de la grandeur du pays, tout se réunit pour inviter les bons citoyens aux plus énergiques efforts pour instruire ou, mieux encore, pour ÉLÉVER le peuple » ; e, quaquas regas avai : « Enfin, développer par une culture intelligente l'attrait qu'exerce sur les populations agricoles leur vieux arage, en fortifiant le goût et surtout en favorisant l'épanouissement littéraire, c'est combattre efficacement et sagement l'attraction qui fait graviter les habitants des campagnes vers les villes, c'est travailler à empêcher la charcuterie (Pétition pour les langues provinciales.) E o mespres de las diversitats et de las culturas occitanas, o v-jaire sem, mai que desastros, car de respecte que lor es degut depend mal queco que se crei d'acostumada la solucio de totis los probemas subre-dits.

Del punt d'amira internacional en fin, se podria pas constituir una federacion europenca ni una veradièra societat de las nacions, se las nacions son pas federalizadas ai dedins e se cadun de.s pobles que las compausan an pas lo dreit d'expressar sos besonhs e de manifestar dins sa lenga son engem propi. Mistral diala : « Comme politique générale, nous devons sans réache desirer le système fédéral : fédération des peuples, confédération latine et rennaissance des provinces dans une libre et naturelle fraternité (Letra a J. Boissier de septembre de 1885), e profetava veradièrament : « Mais avant de se voter ouvertement à cette tâche suprême, il faut attendre le dénouement de la formidable guerre qui laente ou décarée, menace toujours davantage entre le germanisme et la latinité » (meteis loc). Ara qu'aqueila juita es acabada, l'ora es doncs venguda de se botar à l'obra.

Es doncs a una nova organizacion, e a una organizacion federale de la França, que la Constitucio a venguda a de consacrar sos primiers trabalhs. Mas qu'aqueu nos fague pas acusar de reaccion, de voler anequehir l'obra compida per la granda Revolucion, jos la rason que lo marescal Péan n'avà pascat jol signe de Mistral sa trop famosa Revolucion Naciona a Joan Jaures, el, lo grand socialista occitan, s'i era pas enganat : « En fait, c'est l'événement de France le plus central, le plus largement français, je veux dire la Révolution française, qui a suscité la renaissance littéraire du Midi. Ce n'est pas un paradoxe... Par l'universel ébranlement communiqué aux esprits, par la valeur qu'elle a donnée à toutes les forces populaires elle a accru chez les hommes le sens du passé comme celui de l'avenir. » Se sap d'alhors que Mistral tot al long de son obra celebrat la Revolucion, que de festava « les niveleurs, qu'ils s'appellent : Louis XIV, Babouin ou Napoléon » e que los primiers revolucionaris, los Girondins panfahavan d'una França federale.

Vetram atal se realisar enfin lo vot del grand poeta provençal, « bandedat au front d'ou siecle vintèn, lo draphe estelat esteat de la Federacion ».

Marc CARRIERE, de la Societat d'Estudis Occitans.

LISEZ FOC NOU Angel FERRAN